



Andy Warhol & Jean-Michel Basquiat #143, 1985, New York City, de Michael Halsband. Laura au serpent 3, 2012, de Jean-Baptiste Huynh, tirage baryté jet d'encre (de gauche à droite).

La Fondation HCB dans le « Museum Mile »

C'est la nouvelle adresse de la photographie, pile dans le « Museum Mile » qui se construit à vue d'œil dans le cœur de Paris. Une nouvelle halte au 79, rue des Archives (III^e), entre le Centre Pompidou qui a fêté l'an dernier ses 40 ans et qui rénove l'escalator signature de Renzo Piano et Richard Rogers et le bâtiment futuriste imaginé par Rem Koolhaas pour Lafayette Anticipations, étui vertical et mobile où l'art conceptuel a tout le vide qui lui sied. Longtemps, la Fondation Henri-Cartier-Bresson fut une étrangère à la ville, dans la charmante impasse Lebouvis (XIV^e) où les cris des écoliers rythmaient chaque exposition, souvent d'une précision haute couture.

Désormais, elle a pignon sur rue avec une ouverture directe au public, toujours plus grand, de la photographie. Il suffit de regarder la façade blanche, ravalée de neuf comme un monument historique qu'elle n'est plus depuis longtemps, et de traverser la cour, ravalée à grands frais, de ce qui fut une rampe d'accès sixties d'un garage en hauteur. Outre la vitrine qui a pris la place des bureaux du garagiste et donne un aperçu design et clair de la Fondation HCB dès la rue, il faut avancer, entrer par la librairie thématique et traverser un premier espace

didactique (il y en a trois qui reprennent les trois lettres signatures, «h», «c» et «b», du photographe). Partout, le graphisme est fonctionnel, élégant, gris perle, discret, d'esprit très Cartier-Bresson, cet homme qui détestait les bavardages, les fans, les portraits volés.

Extrême sensibilité

«Les perles des archives» sont des affiches au design bien conçu qui partent d'une photo de Cartier-Bresson, et donc d'une année, pour raconter son œuvre à travers une anecdote ou un fait inédit. «C'est aussi une façon de raconter comment une archive s'enrichit au fil des ans», souligne François Hébel, directeur de la fondation. Par exemple, la photo de l'enfant qui longe du doigt le mur lépreux à Valence, en Espagne, en 1933. «On le croit aveuglé par le soleil. C'est en fait un jeu que font alors les gamins en sortant de l'école, ils jouent à l'aveugle. Et cela, on ne l'a appris qu'en 1990, soit soixante ans après avoir vécu avec une fausse explication. C'est avant tout une photo qui a sa qualité graphique, géométrique, mais la recherche en affine l'intérêt. Ce n'est pas le lieu de quelqu'un qui aurait eu 110 ans en 2018, mais d'un homme qui a eu l'intuition de la photogra-

phie moderne à 25 ans et qui a décidé de parcourir le monde au lieu de vivre la vie bourgeoise qui se dessinait devant lui.»

En fond de cour, la salle d'exposition paraît presque petite en regard des normes contemporaines souvent gigantesques. Elle est complètement modulable, d'une technologie poussée, comme d'ailleurs les réserves top secrètes qui ont trois températures différentes selon les fonds conservés. La première exposition est «Martine Franck» (1938-2012), photographe longtemps restée dans l'ombre de son «Monument Man». Grâce à l'accrochage d'Agnès Sire, directrice artistique de la fondation, elle se révèle dans son extrême sensibilité, sa singularité de silencieuse et son audace de femme discrète. ■

V.D.

“DERRIÈRE LE THR